

Alexandre Vvedenski

Poèmes

traduits du russe par Madeleine Lejeune

À propos d'Alexandre Vvedenski

En 1927, s'est formé à Leningrad un minuscule groupe littéraire : OBERIOU* qui rassemblait six poètes. Les plus importants étaient Alexandre Vvedenski (1904-1941) et Daniil Kharmis (1905-1942). Dans une atmosphère de réaction croissante, ces jeunes poètes sentaient la nécessité de s'unir pour faire contrepoids aux doctrines de la littérature administrative. Ce cercle d'amis sera, si l'on considère la nouveauté des recherches de Vvedenski et de Kharmis, la dernière avant-garde russe. Leurs œuvres sont différentes non seulement de la poésie du XIX^e siècle, mais aussi de celles de leurs prédécesseurs immédiats, les futuristes par exemple. Ces deux poètes étaient très proches de deux philosophes, L. S. Lipavski (1904-1941) et L. I. Drouskine (1902-1980). Pendant de nombreuses années, presque chaque semaine, ils se sont réunis pour discuter des problèmes qui les intéressaient, et chercher ensemble le meilleur terme, le mot.

En 1941, Vvedenski et Kharmis disparaissent dans les geôles stalinienne. Lipavski périt à la guerre. Iakov Drouskine est le seul dont la vie ait été relativement longue. C'est lui qui a gardé une partie des manuscrits de Vvedenski. Dans plusieurs de ses travaux, Drouskine analyse la création du poète, et donne des clefs pour la comprendre. Il écrit que dès le début des années vingt, Vvedenski déclare : « trois thèmes m'intéressent – le temps, la mort, Dieu. »

Vvedenski est le poète de l'absurde ou comme il l'a dit : « de l'étoile de l'absurde ». Dans la totalité de la langue, qui tend toujours à la pétrification, il fend les signifiants sémantiques des mots. Il taille un puits profond – l'eau qui filtre reflète le ciel étoilé.

Drouskine cite les paroles de Vvedenski : « Si nous sentons une profonde incompréhension, alors nous saurons qu'à cette incompréhension, personne ne pourra rien opposer de clair. Malheur à nous qui pensons au temps. Mais ensuite, alors que cette incompréhension croît, pour toi et pour moi il deviendra clair qu'il n'y a aucun malheur, ni pour nous, ni pour ceux qui pensent, ni pour le temps ». Et il poursuit : « Dans les parois du vase du temps, il lui sembla que c'était Dieu. » L'idée de la vie et celle de la poésie chez Vvedenski sont parallèles. Et comme deux lignes parallèles, elles se rencontrent, se confondent dans l'infini... « Ce point – écrit Drouskine – est l'adieu à la vie, comme dans le poème *Où Quand* écrit quelques mois avant sa disparition. L'art est lié avec la vie... en un point infiniment éloigné. »

Vvedenski disait à propos de lui-même : « J'ai compris en quoi je suis différent des autres écrivains, et aussi des gens en général. Eux disaient : la vie est un instant en comparaison de l'éternité. Moi, je dis : elle est un instant, même en comparaison avec l'instant. »

Boris Lejeune

* OBERIOU : initiales de Obedinenie Realnovo Isskoustva – Union de l'Art Réel. Selon l'avis des organisateurs, leur poésie répondait plus à l'idée du réel que le « réalisme socialiste » que l'on formait de force dans ces années-là.

JE VOUDRAIS ÊTRE UN ANIMAL

Je voudrais être un animal
qui court sur la route bleue,
en se disant crois,
et à l'autre soi-même, attends un peu,
allons avec nous au bois nous promener
et observer des feuilles sans importance.
Je voudrais être une étoile
courant au firmament,
à la recherche d'un nid précis.
Elle trouve soi-même et l'eau déserte sur la terre,
personne n'a entendu dire qu'une étoile grince,
elle est destinée à réconforter les poissons par son silence.
J'ai encore une doléance,
je ne suis pas tapis, ni hortensia.
Je voudrais être un toit
qui s'effrite graduellement,
que la pluie détrempe,
qui ne meurt pas en un instant.
Je n'aime pas être mortel,
je voudrais être précis.
Beaucoup, beaucoup, croyez-le, sont plus chanceux,
particule du jour, unité de la nuit.
Je voudrais être un aigle
qui survole sommets et sommets
et dont l'esprit voit
l'homme examinant un pas.
Vent, asseyons-nous tous deux
sur ce petit caillou de la mort.
Je voudrais être une coupe :
je n'aime pas n'être pas pitié.
Je voudrais être un buisson
qui de feuilles s'est armé.
Il m'est dur d'être avec les minutes,
elles m'ont terriblement embrouillé.
Je suis vraiment outragé
d'être visible en vérité
j'ai encore une doléance,
je ne suis pas tapis, ni hortensia.
Je m'effraie de ne pas bouger

différemment des scarabées, scarabées,
comme les papillons, les voitures de bébé
et comme les scarabées araignées.
Je m'effraie de me déplacer
différemment du ver,
il creuse ses gîtes souterrains
en conversant avec la terre.
Terre comment ça va,
lui dit le ver froid,
mais la terre occupée par les défunts
répond peut-être en ne disant rien,
elle sait que rien ne va.
Il m'est dur d'être avec les minutes,
elles m'ont terriblement embrouillé.
J'ai peur de ne pas être herbe herbe,
j'ai peur de n'être pas bougie.
J'ai peur de n'être pas bougie herbe,
à cela je répondis,
à l'instant les arbres se balancent.
Je tremble car je regarde
deux choses qui se ressemblent
et ne vois pas leur différence,
que chacune vit une fois.
Je tremble car je regarde
deux choses qui se ressemblent
et ne vois pas qu'elles s'efforcent
avec ferveur d'être semblables.
Je vois un monde déformé,
j'entends chuchoter des lyres étouffées,
et prenant le bout d'une lettre
je ramasse le mot armoire,
je mets l'armoire en place
elle est pâte abrupte de substance.
Je n'aime pas devoir périr,
je me plains de n'être pas précis,
beaucoup, beaucoup, croyez-le, sont plus chanceux,
particule du jour, unité de la nuit.
J'ai une autre doléance
je ne suis pas tapis ni hortensia.
J'irai au bois avec moi
observer des feuilles de rien,
je suis peiné car sur ces feuilles
je ne verrai pas les mots discrets

qui se nomment hasard, qui se nomment immortalité,
qui se nomment aspects des fondements.
Je voudrais être un aigle
qui survole sommets et sommets,
dont l'esprit voit l'homme penché sur des enjambées.
J'ai peur car tout arrive à se décrépiter,
et moi comparé à cela je ne suis pas une rareté.
Vent, asseyons-nous tous deux
sur ce petit caillou de la mort.
Autour l'herbe pousse comme une bougie
en un instant les arbres ont frémi.
Je voudrais être une semence,
j'ai peur de n'être pas fertilité.
Le ver trouve tout le monde
il porte le son unique.
J'ai peur d'être incertitude,
je voudrais être feu.

1934

LE TRIBUNAL EST PARTI

un homme marchait aux cieus
vite allait chancelait
vêtu comme une statue
il marchait soudain s'arrête
la nuit courait en ruisselet
les oiseaux disaient
le temps qu'il fait
nous sommes des crochets
mais un enfant approchait
il bougeait oisivement
c'était il y a un an
c'était choquant
les buissons se couchèrent tous
les buissons dirent j'écoute
répondit l'enfant
je suis noir et je suis grand
on dirait Dieu mon habit
résonne la musique des peignes

gratte la balalaïka
 nous crions meurs espérance
 nicolaevna martynovna
 et ton mari ivan philippe
 dans l'ombre des nuits est une tulipe
 parmi le feu du salon
 oh mais la musique a grondé
 la lampe hâte la pauvreté
 l'homme trouve des fragments
 il se balance de contentement
 il voit on apporte un miroir
 allons allons dit-il
 c'est un vase magistral
 c'est le procureur qui entre
 qui en majeur lui en mineur
 mais pourtant ne pas oublier
 que le noir était complet
 galopait sur une minute
 on l'a dit un simplet
 il avait une queue de cheveux
 la création s'ouvrit
 tous de cet insecte virent
 l'aileron rapide
 et la disgrâce du tribunal
 le tueur était devant eux
 debout dans la fumée bleue
 debout il sanglotait
 à gauche à droite
 soit la lune soit la chénaie
 oh comme il souffrait
 il était l'âme ouverte
 il grondait serrant sa chair
 vêtu de peau somptueuse
 on aurait dit un amour
 oh comme il pleurait
 le rêve à main droite
 l'ennui sous le bras
 cette science neuve
 oh comme il souffrait
 alors le juge entra
 comme une leste panière
 et lui dit assassin
 tu pleures tu es triste pourquoi

tu es autel buveur de sang
silence aux alentours
le décor de cette toile
fut créé à Ile-Noire
voici comment :

dans la main d'un vulgaire sansonnet
il y avait un divan nommé caisse
par la fenêtre un jour princier
et là-bas un château viaduc
derrière la maison le désert
un preux guerrier marinait au saloir
il ne veut plus rester dans le tonneau
tresser des couronnes de vermisseaux
en pensant qu'ils sont des fleurs
soudain du point il se languit
sur Rome chante une mélodie
et le voilà plus visible
il se réveille et apparut
il était sabre il devint source
le tribunal leur a bien dit
c'est véridique c'est ainsi
il aurait cassé ce vase
lui ce romain spartacus
mais d'autres jours coulent
regardait l'estuaire de la mer
voyait les hirondelles d'acier
ce spartacus serait devenu morveux
devenu morveux de douleur
dans l'abîme sauter dans la mer
et pourquoi ce héros
n'est pas allé au monastère
pitié juges dit le méchant
l'épée levée et pleure
le procureur dit : maîtrise-
toi. Il pensa en s'endormant
ce qui marche sur la route n'est pas un corps
perdant doucement son articulation
au ciel commençait du nouveau
du nombril des croisements fatigué comme une bougie
et plus loin l'accusé
qu'avez-vous fait de lui
vous n'êtes pas irresponsable
vous êtes je vois un séraphin

comme dit l'assassin
comme vous l'aviez deviné
et les phanagoriens
à l'instant pleurèrent
puis comme il fallait
me couchai sur le poêle hurlai
tout ce qui vit chancelait
un revolver en moi regardait
et pourtant n'oubliez pas
que les oiseaux chantaient
et volaient dans la cabine
deux malheureux faussets
alors piailla ivan philippe
finissons cette journée
dans la nuit je suis encore tulipe
je jette mon ombre dans le pré
depuis longtemps je me suis trouvé
le tribunal est parti

PUIS OUVRANT UNE AUTRE PORTE
CETTE PORTE ÉTAIT UNE VAGUE
JE CRIAI TOUT FORT : CROIS
QU'UNE GRANDE BÊTE EST LÀ
DERRIÈRE LE MUR PLEIN DE LA NUIT
PUIS APPELANT MON CHIEN
À LA CHASSE JE PARTIS
DIEU DIEU OU ES-TU
DIEU DIEU JE SUIS SEUL
DES BUISSONS TREMBLENT ENTRE LES MOTS
VONT LES COROLLES DES TABLEAUX.

1930